



Élégies

Paul Verlaine

LIREGRATUITEMENT.COM

Élégies

Paul Verlaine

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Élégies

A mon âge, je sais, il faut rester tranquille, Dételer, cultiver l'art, peut-être imbécile, D'être un bourgeois, poète honnête et chaste époux, A moins que de plonger, sevré de tout dégoût. Dans la crapule des célibats innombrables.

Je sais bien, et pourtant je trouve plus aimables Les femmes et leurs yeux et tout d'elles, depuis Les pieds fins jusqu'aux noirs cheveux, nuit de mes nuits,

Car les femmes c'est toi désormais pour la vie, Pour moi, pour mon esprit et pour ma chair ravie, Ma chair, elle se tend vers toi, pleine d'émoi Sacré, d'un bel émoi, le feu, la fleur de moi ; Mou âme, clic fond sur ton âme et s'y fond toute, El mon esprit veut ton esprit.

Chérie, écoute Moi bien : Or je suis vieux ou presque, et Dieu voulut Te faire de dix ans plus jeune, dans le but Evident d'être, toi, la plausible compagne De ma misère emmi mes châteaux en Espagne.

— Ne me regarde pas de tes petits yeux bruns. Naguère, moi compris, les bourreaux de d'aucuns.

Châtelaine de qui je ne suis, las ! le page, Mais le vieil écuyer fidèle et pas trop sage Grâces à ta bonté qui pleut dans le désert Parfois, mais le chanteur familial et disert

Rentrant et ressortant par une porte basse, Le berger de tes gras pâturages qui passe Pour sorcier, qiii sur toi dresse ses yeux

matois Et t'évoque et t'envoûte en son rauque patois, Le moine confesseur, saint homme par sa robe Austère, blanche et noire et qui, dit-on, dérobe Des masses de malice et plus d'un joli tour, L'archer, enfin,*qui veille au créneau de la tour, Châtelaine de mes domaines de Bohême, Ecoute bien, chérie, écoute bien : je t'aime !

— Et dis à tes cheveux de me luire moins noir,

Tes cheveux, pourpre en deuil sur le rouge du soir. —

Les gens crieront ce qu'ils voudront : « C'est ridicule, Idiot ! Un barbon I Où la chair nous accule Pourtant ! c Passe encore de bâtir > et cœtera ! » Va, toi ! le monde en vain de moi caquettera. Je t'aime, moi, barbon, toi, plus une ingénue. D'une amour, comme de printemps, tard survenue

Et d'un élan,' aussi, médité, concerté, Mariant mon déclin à ta maturité.

ta maturité plus belle et plus jolie

Que telle adolescence à la taille qui plie

Et que tels vingt-cinq ans certes très savoureux

Mais trop fringants pour faire assez mes sens heureux!

Toi, simple et, par la loi des choses, reposée

Moyennant toutefois parfois une fusée

De franche passion et de goût aux ébats.

Tu sais porter le poids divin de tes appas

Gomme un soldat instruit porte à Taise ses armes,

Et manier avec autorité tes charmes.

Et puis, ô ton bon sens, et puis ô ta gaîté.

Ta raisonnable et fine et sans rien d'apprêté Gaîté ! Sages conseils souvent épicés d'ire Plaisamment simulée et finissant en rire.

Le Bottin ne saurait nombrer tes agréments.

Ta conversation éclate en mots charmants

Plus naïfs que roués, bien que roués quand même, Et pour tout dire enfin, excitants à l'extrême Grâce à ton visage enfantin et grâce à la Lèvre supérieure en avant que voilà, Qui boude drôlement sous quel nez qui se moque, Nez en l'air, nez léger, petit nez qu'un rien cboque Et fronce amusamment, sottise ou maie odeur, Ou parfum excessif, ou propos em...nuyeur.

Quelque méchanceté, dame ! il faut qu'on l'avoue.

Te hérisse à son tour — et certes je t'en loue.

Mais j'en souffre — et sur moi, non pas étourdimént.

Mais de propos délibéré, va promenant

Sa herse, tel un laboureur brisant des mottes.

— que tes longues mains, n'étant plus des menottes, Bercent, ne griffent plus mon amour agité. —

Mais au fond, bien au fond, cette méchanceté

Même m'est salulaire et bonne, tant je t'aime! Elle fouette mon sang qui coule plutôt blême A cause de la maladie et des ennuis, Elle avertit le casse-cou fou que je suis, Et, par l'effet de la

pure logique, amène Mon regret, ou plutôt mon remords, à
l'amène Façon que j'ai, des jours, de penser et d'agir Et j'entends
ma méchanceté propre rugir Et rendre malheureux tel et tel ou
telle autre En dépit de mes airs tout ronds de bon apôtre. Aussi,
malgré les pleurs dont tu rougis mes yeux, Je proclame à jamais
tes torts délicieux.

Puis, ces défauts, car tu n'en manques point peut-être Assez,
— quelque charmants qu'ils daignent me paraître, Ne sont rien.
Tu me plais. Que dis-je, tu m'es Dieu. Non pas Déesse, tant tu me
brûles d'un feu Jovial, et tu m'es maître et non plus maîtresse, ,
Tant ta volonté tonne à travers toute ivresse. Tes défauts ne sont
rien que le miroir des miens. Capricieuse avec des retours, ô si
tiens !

Colère, point jalouse (est-ce taquinerie ?) Très maussade entre
temps, car il faut bien qu'on rie, Gaie à Texcès, car il faut bien
qu'on pleure aussi, Et le reste... Mais quoi, tu m'es tout, — et
merci !

Je me demande encor — cette tête que j'ai !

Où, comme débuta, — bien sûr quelque soir gai — -

Cette liaison qui m'a fait ton esclave ivre.

Tu ne t'en souviens plus non plus. Rayons du livre

De Mémoire ce jour des jours, ou plutôt non,

Il ne sera pas dit, ou j'y perdrai mon nom,

Que je n'aurai pas fait au moins le nécessaire

Pour retrouver un peu de cet anniversaire.

Oui, c'était par un soir joyeux de cabaret.
Un de ces soirs plutôt trop chauds où l'on dirait
Que le gaz du plafond conspire à noire perte
Avec le vin du zinc, saveur naïve et verte.
On s'ainusait beaucoup dans la boutique et on
Entendait des soupirs voisins d'accordéon
Que punctuaient des pieds frappant presque en cadence,
Quand la porte s'ouvrit de la salle de danse
Vomissant tout un flot dont toi, vers où j'étais,
Et de ta voix qui fait que soudain je me tais,
S'il te plaît me donner un ordre péremptoire.
Tu t'écrias « Dieu > qu'il fait chaud. Patron, à boire!
Je regardai de ton côté. Tu m'apparus
Toute rose, enflammée, et je comme accourus
A toi, tant ton visage et toute ta personne,
Gaîté, santé, beauté du corps que l'on soupçonne
Sous le jersey bien plein et la jupe aux courts plis
Bien pleins, et les contours des manches mieux remplis
Encore, ô plaisir ! car vivent des bras de femme !
M'avaient pris d'un seul coup, tel un fauve réclame

Et mord sa proie, et comme j'avais discerné
Dans tes quelques mots dits d'un ton, croyais-je, inné.
Avec raccenl qu'on a dans le Nord de la France
Et que je connais bien ayant, par occurrence,
Vécu par là, je liai conversation,
T'offrant, selon ton vœu, la consommation
Que tu voudrais c au nom du pays >. Et nous bûmes
Et nous causâmes, lors, à remplir cent volumes,
De ceci, de cela, le tout fort arrosé
De ce vin-là, naïf et vert et très rusé.
Ce qui s'ensuivit par exemple, je l'oublie
Tout en m'en doutant peu ou prou. Mais toi, pâlie
Le lendemain et lasse assez (moi las, très las).
Peux-tu te rappeler pourquoi, sans trop d'hélas !
Connaissances d'hier à peine, tendres âmes
Au chocolat matinal nous nous tutoyâmes?

Pour des commencements banals certes, c'en sont A ces
amours, ô vrai ! mes dernières, qui font Comme un signe de croix
sur mon vieux cœur en peine Entre le bien^ le mal, la tendresse
et la haine, Enfin au port, un port orageux, mais un port Pour ce
qui me reste de vie et pour la mort !

Avons-nous voya[^]é, dis, ma puissante reine, Etoile de mer, ô toi toujours sereine A travers ce pullulement d'affreux dangers, Ecueils, naufrages, calmes plats tant partagés ? Avons-nous traversé des rages, des misères.

Heurts de cœurs violents et chocs de caractères. Disputes, pis encor, trahisons, pis encor, Finalement la paix, n'est-ce pas ? paix en or. Paix pour de bon, paix définitive et sans trêve? Ah ! ce serait le but et ce serait le rêve Mieux encore que conjugal, presque chrétien...

rhumble bouchon d'où m'afflua tout ce bien !

ÎII

D'après ce que j'ai vu, d'après ce que je pais, D'après ce que je crois, nuls n'ont plus de succès, Ou n'en eurent, ou n'en auront, si c'est ma veine. Auprès de toi, sinon ceux simples et sans gêne ; Tel un moi qui serait plus jeune, au moins de corps. Quoique je ne me mette pas au rang des morts Encore ou bien déjà, n'en déplaise aux quarante Et trop d'ans qui sont, las! ma seule sûre rente. Oui, j'ai cru remarquer, tu m'as insinué.

Je fus le témoin, mal, ô mal habitué.

Qu'en effet ton regard qui compte ce mérite Entre tant, d'être franc au point que s'en irrite

L'espèce de jaloux que parfois je serais Si je ne me faisais aveugle et sourd exprès, Que ton regard, disais-je, allait de préférence Aux hommes de carrée et de ronde apparence, Plutôt qu'aux freluquets à Fair godiche ou sec, N'ayant pour eux que gros cigares, chers, au bec, Et qu'insipides fleurs, hors de prix, en façade Au revers de leur bel habit terne et maussade; Cent laide

et dont, si j'étais femme, l'aspect pur Et simple dresserait entre elle et moi quel mur! Ton choix s'ébat, du moins s'ébattrait si toi libre. S'ébat ou s'ébattrait, sans beaucoup d'équilibre. Du soldat bon enfant au joyeux ouvrier, Sinon, et comme au lieu de grives, sans trier, On prend des merles, d'un poète bien candide, Amusamment velu sans faux-col qui le bride, Et rieur, à l'artiste ébou-riffé qui va, Baguenaudant gaiement sous l'azur qu'il creva.

Certes tu m'en fis part et je le croirais presque. Dans ta prime jeunesse il t'eût paru grotesque

De n'avoir pas d'amants très bien, (et tu les eus !) Ce qu'ils ont dû souffrir avec toi, doux Jésus! Aussi ce n'était pas ta botte, ces fantoches, Et d'abord, comme tu me le fais, sans reproches, A moi qui ne suis guère, après tout, qu'un pur gueux, Tu trompais ces bons gentlemen à coups fougueux. Faisant bien en ce cas, mais que non pas dans l'autre. En ce pauvre petit ménage qu'est le nôtre !

Bref, pour y revenir, tes goûts sont pour le sain, Fût-il mai habillé, pour l'homme au large sein Où le cœur bat à l'aise, encor que sous la bure.

Eh bien! j'ai tes dadas et croirais faire injure A ton charme, si j'y révais des oripeaux; Tu sais d'ailleurs si j'aime à te voir des chapeaux, Des robes, des c atours », comme à mes autres femmes Dans le temps, parce que ça plaisait à ces dames Et que cela te plait, le nombre des chiffons. Mais je t'aime bien mieux telle que nous t'avons, Mes sens et moi^ sans trop d'apprêt qui te déguise Gomme un Dieu disparaît dans le trop d'une église,

En matinée, en jupe, en peignoir prêts à choir, A rheure ralentie où s'achève le soir.

Forte et saine, parisienne et paysanne, Plus encor paysanne et mieux ainsi, Suzanne Quasiment à l'instant d'être dispose au bain.

La femme, et juste assez, c'est le vin et le pain.

Notre union plutôt véhémence et brutale

Recèle une douceur que nulle autre n'étale,

Nos caractères détestables à Tenvi

Sont un champ de bataille où tout choc est suivi

D'une trêve d'autant meilleure que plus brève.

Le lourd songe oppressif s'y dissout en un rêve

Élastique et rafraîchissant à l'infini.

Je croirais pour ma part qu'un ange m'a béni

Que des Gieux indulgents chargeraient de ma joie,

En ces moments de calme où ses ailes de soie

Abritent la caresse enfin que je te dois.

Et toi, n'est-ce pas, tu sens de même ; ta voix Me le dit et ton œil me le montre, ou si j'erre Plaisamment? Et la vie alors m'est si légère Que j'en oublie, avec les choses de tantôt.

Tout l'ancien passé, son naufrage et son flot Battant la grève encore et la couvrant d'épaves. Et toi, n'est-ce pas, tu sens de même ces graves Moments de nonchaloirs voluptueux, où c'est Qu'un mensonge plus vrai que du vrai me berçait? Comme un air

de parSon flotte comme un arôme Sur le cœur affranchi du poids
de tel fantôme, Et ô l'incube et le succube du présent.

C'est toi, c'est moi dans le bon spasme renaissant Après les
froids contacts de deux âmes froissées. Vite, vite, accourez, nos
plus tendres pensées. Nos mots les plus naïfs, nos mieux luisants
regards. Plus de manières ni de tics, plus d'airs hagards. Que
d'armistice en armistice, une paix franche Éternise ce nid d'oi-
seaux bleus sur la branche.

i8 ÉLÉGIES

Incorrigible, toi. Mais c'est la destinée.

Voilà pourquoi mon cœur triste t'a pardonnée,

Mon cœur tendre, indolent et fol, et puis cruel...

Incorrigible, toi, selon l'ordre du Ciel,

Pour te punir toi-même et châtier mes fautes.

(Et tu t'acquittes bien de ces fonctions hautes).

Incorrigible, toi, c'est la faute au passé,

A ton passé brutal, misérable, insensé,

Comme le mien d'hier, car jadis je fus brave,

Je croyais fermement que tout m'était esclave

ÉLÉGIES i9

Et j'allais, insolent, turbulent, hasardeux,

Avec Pair, comme dit l'autre, d'en avoir deux.

J'en avais deux, je t'en réponds, tu peux toi-même
Témoigner que j'en ai deux encor : l'un, suprême.
Trop généreux, visant au mieux plutôt qu'au bien.
L'autre bas, quasiment d'un pitre ou d'un vaurien.
Puis le malheur m'a fait pareil aux autres hommes.
Sinon moindre, et voici qu'ayant croqué les pommes.
Il ne me reste que les pépins et la peau.
Bah! puisque je t'ai là, mon sort est le plus beau.
Ma part est la meilleure en ce monde d'une heure
Où l'amour seul nous éternise et seul demeure.
Mais toi, ma pauvre enfant, d'après tes francs aveux
Ou ta noble confession, comme lu veux.
Tu jouissais encore plus que moi de la vie ;
Les hommes à genoux comblaient ta moindre envie,
Tu nageais dans l'argent et tu roulais sur l'or.
Et, pour te faire heureuse et belle mieux encor.
Une passion vraie et forte t'avait prise,
Qui t'exalta longtemps comme un bon vin qui grise.
Tu fus sublime tous ces ans. Tout ton effort
Te bandait vers cet homme, et lorsqu'un désaccord

Inévitable vint sur vous, Sapho naïve,
Tu fis le saut de... Seine et, depuis, morte-vive,
Tu gardes le vertige et le goût du néant.
Je le vois bien à ton regard souvent béant^
Qui néanmoins s'allume et se fixe, moins sombre
Sur pauvre moi transi, palpitant dans ton ombre
Et que cette éclaircie a soudain réjoui.
Et nous voici, moi donc, l'amour épanoui^
Tendre, orageux, soumis, et toi la sympathie.
N'est-ce pas? laisse-moi le croire, ressentie
Pour tant d'affection offerte de ma part,
Mal peut-être, à travers des nerfs, d'un cœur hagard.
Mais tant! Et nous voici, victimes reposées,
Tous deux seuls, mais tous deux, aux rancunes brisées.
Las d'aventures, fous d'aimer et d'en souffrir,
Mais indulgents à nos ingrats, prêts à mourir
Main dans la main, ainsi que tels vaincus, bons frères.
Opposant cordialement aux sorts contraires
La résignation de l'ultime amitié.
Tu vois, pour te complaire, ô meilleure moitié

De mon être, je bride et romps Télan farouche
Vers tes sens de mes sens, et j'impose à ma bouche
Le silence des mots brûleurs et des baisers,
Et je voudrais, pour voir tes lourds deuils apaisés,
T'être un des frères dont je parlais tout à l'heure
Et que tu fusses une sœur pour qui je meure
Ou je vive plutôt, faisant tout pour la paix
De la tristesse inexpugnable où tu te plais,
Quoi qu'en dise et qu'en fasse, en son pieux manège.
La gaieté que tu feins, sachant qu'elle m'allège
Le fardeau lourd aussi de ma tristesse aussi,
femme! ô sœur! ô tout mon précieux souci !
Incorrigibles, nous ! d'être mélancoliques.

Seulement, toi, grand cœur iidèie sans obliques Détours, mais
aux soudains et foudroyants retours. Tu saignes en ton dam d'an-
tan saignant toujours. Tn fais bien puisque ta vocation est telle.

Pourtant mon propre ennui, ma blessure immortelle. Je les
mets sous tes pieds... Fais-je bien, à mon tour? Mais, tout en le
domptant, je garde mon amour

Pour, du moins, être Tescabeau riche et funèbre De ton amour
à toi flottant dans la ténèbre Et le rêve d'un abandon définitif.

Crois m'en. Tout autre plan d'agir serait faulil.

Donc sans plus oublier l'ingrat, que je n'oublie L'ingrate,
aime-moi, va, tout mon cœur t'en supplie; Aime mon sacrifice en
moi, fais moi ce don, Et si tu ne le peux sans peine, ô toi, pardon !

J'ai dit ailleurs Torgueil de la possession

Et le joyeux émoi d'occuper la Sion

Pas céleste, mais presque, à force d'être bonne

A garder après siège fait, de ta personne

Physique, et le butin inépuisable. Mais,

Tout en continuant de piller dru, je vais

Exalter maintenant ta gloire intérieure,

Tes vertus, en un mot, qui ne sont point un leurre

(Ni tes vices non plus) tes efforts surhumains, Tes préjugés
vaincus ? que non pas !

— Tes mains !

Longues et blanches et négligeant d'être belles,

Leurs poignets s'accommoderaient bien de dentelles

Point trop fins qu'ils sont. (Mais les bras! que modelés,

Que...) Pourtant, avouons, les doigts vont, fuselés,

Agiles, et non sans une grâce perverse

Serait trop dire, ils vont, les doigts, qu'un rythme berce,

Sur le mol clavier de mes contemplations.

Tant et si bien que je craindrais que nous fissions
Des bêtises, puisqu'on nomme ça des bêtises
En ce jourd'hui que je veux tout en teintes grises.
Bondé de convenance et sorti de chasteté.
Or ces simples mains-là qui n'ont jamais ganté
Que fourrures l'hiver et que mitaines vagues
L'été, s'abstiennent de Téclat bourgeois des bagues,
De même que ton cou dédaigne les colliers
Et que ton pied faisant û des jolis souliers
Qu'une catin maigre use en courses libertines.
Brave, se cambre au cuir martial des bottines.
Et que le jersey pur et souple rampe au corps Que j*adore, et
non plus tels falbalas discords.

Mais quoi ! j'ai dit : t négligeant d'être belles > d'elles. J'ai
menti. Je parlais, je crois, de citadelles Conquises tout à l'heure
et de combats livrés. J'allusionnai lors, et cela de très près, A la
défense par ces mains de tel corsage, De telle jupe ayant trop
voulu rester sage Et je leur en voulais et j'ai menti. Du moins Je
me suis à dessein mal exprimé : Témoins Sont tes yeux que tes
mains sont belles et très belles, Et les miens donc ! Et je les baise
comme telles Cent et cent fois le jour et presque autant la nuit,
Mais trop belles, non pas, car en tout l'excès nuit. Je voulais sim-
plement dire qu'elles sont belles Juste au point et que je les baise
comme telles Et non pas comme des châsses ou des bons dieux

En bois ou de métal plus ou moins précieux, Mais bien comme
les mains chères d'une maîtresse Tant aimée et donnant la su-
prême caresse

Sur mon front essuyé, sur mes mains qu'elles font Littérale-
ment leurs, d'un fluide profond Et calmant, d'une fièvre ainsi
communiquée Qu'elle va jusqu'à Tàme on dirait fatiguée, Et l'en-
dormant dans un rêve d'aise et d'ébat.

Quant aux poignets, que j'insultai d'un propos plat.

Toujours à cause des susdites résistances.

Il convient, mon amour, qu'âprement tu me tances

D'une erreur volontaire et je confesse ici

Qu'ils sont parfaits, mignons et gras, roses ainsi

Qu'une rose-thé rose plus que de coutume,

A preuve que tantôt encor dans l'amertume

D'un remords pour des mots trop vifs que j'avais dits

Et les ayant baisés, pour voir le paradis.

Le pardon, refleurir sur ta bouche si bonne.

Parmi le bleu laci des veines où, gai, sonne

Ton pouls tumultueux d'un courroux passager,

(Espérais-je !) j'en ai gardé, pour y songer

Longtemps, le souvenir de satin et de soie.

tes mains, les dispensatrices de ma joie !

Enfin c'est toi! Laisse-moi rester dans tes bras ; Puis tu m'objurgueras tant que tu le voudras. Mais laisse-moi pleurer dans ton giron, que sais-je ? Sur tes pieds, vers tes yeux où mon remords s'allège, Mon remords véritable, ou ma honte plutôt, Ma honte véridique à n'en point perdre un mot. Et voici, non pas mon excuse... superflue!

Voici les faits, et juge :

Or, un jour de berlue,

J'avais, toi là, lorgné quelque minois passant.

Tu m'en fis l'observation en te gaussant,

C'est vrai, mais non sans quelque amertume latente.

Du moins pensais-je ainsi, moi toujours dans l'attente

De tous tes sentiments, qu'ils soient bons ou mauvais.

Pour m'en désespérer ou m'en réjouir, mais

Passons. Et me piquant au jeu, je jouai double,

D'abord plein de scrupule, 6 conscience trouble !

Puis délibérément, sans pudeur, à ton nez

(Adorable pourtant), et mes vœux étonnés

Qui, dès longtemps n'avaient que toi pour but au monde

S'égaillèrent bientôt de la brune à la blonde.

Enfin vint le départ, la fuite, l'abandon

De toi par moi, mes rencontres d'une Goton

Par nuit, vingt nuits avec des femmes différentes,
Et je m'habituais à ça comme à des rentes
Sans même me douter que c'était odieux.
Tant mes sens m'étaient devenus comme des dieux,
De ta saine présence exilés volontaires.
Et je les enivrai de ces vingt adultères
Ainsi qu'un vil païen prodiguant son encens
A des idoles, et son cœur avec ou sans.
Le cœur, quelle catin alors qu'il se dérange !
Dans ces femmes d'ailleurs je n'ai pas trouvé l'ange,
Qu'il eût fallu pour remplacer ce diable, toi !
L'une, fille du Nord, native d'un Crotoy,
Etait rousse, mal grasse et de prestance molle :
Elle ne m'adressa guère qu'une parole
El c'était d'un petit cadeau qu'il s'agissait.
L'autre, pruneau d'Agen, sans cesse croassait,
En revanche, dans son accent d'ail et de poivre.
Une troisième, récemment chanteuse au Havre,
Affectait le dandinement des matelots
Et m'... engueulait comme un gabier tançant les flots^

Mais portait beau vraiment, sacrédié, quel dommage !

La quatrième était sage comme une image.

Châtain clair, peu de gorge et priait Dieu parfois :

Le diantre soit de ses sacrés signes de croix !

Les seize autres, autant du moins que ma mémoire

Surnage en ce vortex, contaient toutes l'histoire

Connue, un amant chic, puis des vieux, puis c l'Ilot »

Tantôt bien, tantôt moins, le clair café falot

Les terrasses l'été, l'hiver les brasseries Et par degrés Thumble
trottoir en théories En attendant les bons messieurs compatis-
sants Capables d'un louis et pas trop repoussants € Quorum ego
parva pars erim >, me disais-je. Mais toutes, comme la première
du cortège, Dès avant la bougie éteinte et le rideau Tiré, n'ou-
bliaient pas le t mon petit cadeau ».

Et voilà mon bilan de folles andalouses.

Ça vexe-t il par trop, dis, tes fureurs jalouses

Ou si je suis plutôt à plaindre qu'à blârtier?

Mais voici que j'y pense — ô misère d'aimer !

Moi qui parle tout franc et qui plaide coupable,

Ne serais-tu pas, toi, de ton côté, capable

Non pas de ne pas pardonner (c'est si joli,

Si gentil le pardon, — quand c'est fleuri d'oubli) ,

Mais, te voyant ainsi méchamment esseulée,
Hein, de t'être faite une veuve consolée?
Bonne guerre, après tout, et m'en taire siérait.
tout de même, si qu'on se pardonnerait?

MOI

Vrai, là, mais quel bourreau d'argent tu fais, petite !

TOI

Tiens, tiens !

MOI

11 n'est banquier solide, il n'est pépète Sérieuse qui pût te résister...

TOI

Vraiment !

MOI

Je suis pauvre, tu sais, tu sais aussi comment.

Pigitized

De quelle ardeur je trime et fais, vaille que vaille, Puisqu'on n'est pas rentier et qu'il sied qu'on travaille, Des besognes pour tel journal Ali-Baba Dont le Sésame par instants me fault.

TOI

. Ah bah?

MOI

Enfin, modère toi, chère, dans tes dépenses.

La galette n'est pas ce que, vaine, tu penses :

Elle a des hauts et des bas et surtout des bas ;

Que de braves reculs, que de lâches combats

Vis-à-vis de maints éditeurs, gent redoutable.

Juste pour la couchette et juste pour la table.

Parbleu, j'aime le luxe aussi. Je n'en dors pas

D'aimer le luxe des habits et des repas

Et des lampas et des lambris et tout le diable !

Et même cette dèche implacable, effroyable

Où se débattent mes courages presque en vain,

Courage de la soif, courage de la faim

Et du froid et du chaud, la faute à qui ? Peut-être,

— Autant qu'on peut juger de son propre Bicêtre, —

Un tantinet à moi, sans compter les amis De Tun et de l'autre
sexe, — et quelques ennemis. Mais surtout, mais surtout à mon
amour du faste. J'aimais qu'un bon dîner remplit ma panse vaste,
Qu'un bon lit, trop étroit, me dit d'être galant, Serrer la main aux
pauvres hommes de talent, Enfin acheter des dessins et des gra-

vures Et, l'avouerais-je ? me payer des gravelures Japonaises ou dix-huitième siècle, et, ce M'a nécessairement conduit...

TOI

Arrêtez le !

MOI

M'a nécessairement conduit à la ruine.

Je n'ai plus rien...

TOI

Assez, bon sang! quelle platine !

MOI

Tu railles ma garrulité peut-être à tort.

Chéri. J'admets que j'ai tendu fort le ressort.

Je sais que j'exagère et sans doute plaisante. Certes ton luxe et ton amour de lui présente De modestes aspects, j'admets un peu forcés.

(Dame, on ne peut avoir trop avec pas assez), Mais enfin tu n'es pas très femme de ménage, Je puis le dire sans ridicule à mon âge Calmé, lent, réfléchi...

TOI

Réfléchi, c'est le mot.

MOI

J'abuse du vocable en efi'et, mais pas trop
De la chose, conviens. Je disais donc, chérie.
Que je t'adjure de tout mon cœur et te prie
D'à ton tour réfléchir sur les nécessités
Qui nous tiennent, hélas, de pas mal de côtés.
Voyons, modérons-nous dans la petite vie
Agréable, après tout, que plus d'un nous envie.
Soyons, s'il te plaît, toi, coquette, moi, bien mis.
Mangeons comme de droit, buvons comme permis,
Mais, sacrebleu ! surtout, n'allons pas perdre haleine
A tant courir...

TOI

N'en jetez plus, la cour est pleine.

MOI

A tant courir, disais-je, en somme, après la fin De tout crédit
jusque chez... le marchand de vin ! Après, en un mot comme en
mille, la misère !

Voyons, de la raison un peu, c'est nécessaire, Impérieux : pas
drôle, ô non pas ! la raison, Mais, dans l'espèce, indispensable, à
la maison! Je veux...

TOI

Tu veux !

MOI

Nous voulons.

TOI

Qui donc est le maître Ici?

MOI

Toi.

TOI

Qui donc est raisonnable ici ?

MOI

Peut-être?...

TOI

Pas de peut-être ! Moi. Qu'il en soit autrement, Je m'en moque. Je suis le maître absolument Et je n'ai plus besoin de mœurs ni d'astuces, J'espère, pour être obéie, — et que tu dusses En maugréer, fais le, mais, encor, pas trop haut. Or je veux de l'argent. Beaucoup! Puis il m'en faut Tout de suite ; donne à l'instant et puis turbine ! C'est ton petit devoir d'esclave et de machine : Encore bien heureux de le faire pour moi.

MOI

D'accord. Combien veux-tu t

TOI

Tout ce que t'as sur toi, Chez toi, chez moi plutôt.

MOI

Prends.

TOI

Donne.

MOI

Voilà, chère.

TOI

Et maintenant faites le beau, baisez mémère.

tx

Tu fais tant partie intégrante de moi-même,

Ou plutôt je le fais tant de ce toi que j'aime

Si! que j'en suis venu jusqu'à te confier

Ou, mieux, que tu perçois sans, moi, t'y convier,

Les secrets les plus noirs de mon intelligence

Et de ma conscience, et quelle diligence

Ne mets-tu pas dans l'enquête et dans l'examen !

Parfois, ma foi, tu m'interpelles haut la main

Avec raison souvent et toujours avec flamme,

Sur quelque point obscur qui me perplexe l'âme.
C'est ainsi qu'aujourd'hui comme nous nous levions
Après une nuit belle et que nous nous devions
Depuis trois fois que nous étions forcément sages,
Tu t'avisas, dans le plus prude des langages
Mitigé d'ailleurs par ton air naïf et franc,
De me blâmer de faire noir ayant dit blanc
Et dédier ma chair d'homme à la chair des femmes
En des rapprochements nombreux et polygames,
Cependant que mon âme, encore qu'en état
De péché très grief et d'extrême attentat,
Aspire au Ciel conquis par quels soins nécessaires !
Et s'exhale en accents qu'on veut croire sincères
Et qui valurent même à cet infime moi
Les suffrages sans pair des gens de bonne foi. . .
Un baiser prolongé (Qu'arriva-t-il ensuite?
Dame!) mit ta logique et la morale en fuite,
Mais quoi ? l'objection restait, et maintenant
Que je suis de sang-froid, et frais et raisonnant,
Causons.

C'est vrai qu'à la suite de douleurs grandes, De malheurs mérités, d'ennuis, toutes offrandes A ce monde mauvais où s'incarne Satan, Ayant enfin courbé le front du viel Adam

Devant la vérité patente de l'Église, J'adorai Jésus qui l'incarne et réalise, Et j'étendis ce culte au culte extérieur.

Nul ne pratiqua plus que moi, nul au rieur Imbécile qu'hélas ! est le Français en masse, Ne cracha le respect humain mieux sur la face. Communiant à peu près tous les jours, d'esprit, Sinon de fait toujours, — et chaste (bien m'en prit), Sobre (il n'était que temps), plus perfide ni brute, Je tournais saint, je crois. Le malheur c'est qu'en butte Des lors aux vrais dévots comme aux prêtres sans foi, A quelque exception près — je m'enquis pourquoi Cet écart entre la Doctrine et ceux du Temple, Sans penser qu'un jour je devais suivre l'exemple Mais non plus en prêcher, et j'appris qu'il était Difficile, sinon impossible, de fait.

D'être un chrétien digne du nom, dans ces scandales, A moins de qualités par trop pyramidales...

Et puis, et puis, la chair est forte et l'esprit lent. Pas plus que l'intellect le sang n'est somnolent.

Deux beaux yeux, des contours, ces sons,-une démarche Eurent trop bientôt fait chavirer ma pauvre arche, Et le naufrage fut total et dure encor, Et toi-même tu m'es un des flots du décor Terrifiant (tout juste) où vint sombrer le drame De ma vie et qui peut s'appeler : Par la Femme !

Mais non, tu m'es un flot de clarté, non de nuit. Tu me sauves du désespoir, requin qui fuit.

Ta conversation est un clairon qui sonne Ma diane, et me fait
n'avoir peur de personne Que de toi quand tu dois ne me sourire
pas.

Ton conseil est le seul, tu gagnes mes combats. Et la gaieté de
ton corps blanc et brun et rose M'absout de tout dans telle nôtre
apothéose.

Dans le peu de défauts dont je suis incapable, Compte celui
d'une jalousie implacable Envers toi, mon Mensonge aimé qui
m'a dompté, Jusqu'à m'être un tel parangon de vérité Que quand
tu sors, belle, habillée^ et pour des heures, Prétexte, fourberie,
astuces, feintes, leurres, Tu me dis : t Je fais une course >, et je te
crois. La foi du charbonnier, même plus qu'en la Croix, Étant la
mienne en toi, certes tu peux sans crainte Ah ! tu le sais! jouer de
moi qui te crois sainte,

Et quand tu fais semblant d'issir en négligé,

Me narguant d'un : t Je vais voir des amants que j'ai, >

Lors je ne te crois pas, sûr, certain que tu railles.

J'aimerais moins suivre mes propres funérailles,

Dans un cas de malheur (c'est si je te perdais)

Que celles de qui me traiterait de dadaïste.

De dupe et mettrait bien à nu tes félonies,

Et je le traînerais, cet être, aux gémonies!

Pourtant, prends garde! il n'est pire eau que l'eau qui dort.

J'ai des menaces, hein ? et des gestes de mort

Par des fois, qui ne sont pas plus rares en somme.

Que de droit pour tout homme assumant d'être un homme.

La canne d'un cocu va douce à manier,

Le revolver n'a rien que puisse renier

Un monsieur mal luné qu'on n'attendait que guère,

Et le couteau semble à d'aucuns de bonne guerre,

S'il s'agit de quelque surprise prise mal.

Je suis nerveux, mon pouls ne bat pas très normal,

Toi-même tu pourrais passer pour peu commode

Et la prescription s'absente de ton code :

Dame! un malentendu bien vile éclaterait

Non pour la trahison qui se dévoilerait,

Du moins le crois-je ainsi, vu mon humeur égale Quant aux mœurs, mais bien pour l'espèce de fringale Querelleuse précisément propre à tous deux.

Donc sans être jaloux, tort mesquin et hideux, Je deviens ombrageux comme un cheval de race Pour peu que Ton prête à mon vice ou qu'on l'agace. Le coup serait alors, non pas de m'éviter.

Toi surtout, que non pas! mais bien de me guetter Pour me gêner à l'heure choisie opportune, M'étourdir de baisers jusqu'à m'être importune, Jusqu'à m'être opportune encor, sans sourciller, Jusqu'à m'en chatouiller, m'en faire bafouiller, Rire hystériquement comme un enfant qui joue. Me distraire en un mot de

l'ennui qui me roue. Me tirer hors de moi, du bonhomme nouveau
Que dès lors me voici peindre l'idée en beau, En rose, et me
lâcher, mué tel dans la vie, Ainsi le plan. Je me connais. Fais et
t'y Vie., D'ailleurs tu me connais aussi, trop plus que bien Même
et tout secret mien devient vite le tien. C'est terrible et logique et
je n'y peux qui vaille, Mais il dépend de toi, sans effort ni
trouvaille.

Absolument, étant donné moi rien qu'à toi,
Moi te croyant et t'adorant en toute foi,
Moi ta chose et ton bien qu'on pille et qu'on gaspille;
U dépend de toi, dis-je, étourdimement gentille
Et si drôle comme tu Tes lorsque tu veux,
Ou sombre en harmonie avec tes noirs cheveux,
Et sérieuse avec l'aide de tes yeux d'ombre,
Tes yeux où des pensers sans fin passent sans nombre
Si lumineux et si mutins quand il te plait ;
Or il dépend de toi, je le répète, il est
Dans ta main, ta main preste et leste et, s'il faut, lourde,
D'assoupir, de magnétiser, de rendre sourde.
Aveugle et plus crédule encore que jamais,
Grâce au vrai bon vouloir indolent que j'y mets.
Toute velléité mienne de jalousie...

Va donc, surpasse-toi, sers-nous la mieux choisie

De tes ruses dans l'art joli de lier duper.

Le mieux serait pourtant de ne pas me tromper.

xr

Bah ! (Ce n'est pas à vous que Ton parle, madame), Après tout, laissons-nous promener par la lame. Elle est douce, elle est forte, elle sent bon la mer, Son haleine est salée avec un goût amer, Elle est ronde et nerveuse, elle chante, elle gronde, Et c'est un véhicule aimable sur le monde. .

Sa transparence aussi forme un miroir vivant, Réfléchissant le ciel et son aspect mouvant.

La brise la caresse et la bise la fouette.

Espoir, regret ou vœu, l'aile de la mouette

Vole autour et, la nuit, grise, est rose le jour,

Comme la certitude ou le doute en amour...

Laissons-nous promener par elle (Rien, ma chère.

Qui vous concerne) tant qu'elle est encor légère

Et claire et mesurée en un juste reflux.

N'attendons pas, grands dieux ! qu'il ne soit bientôt plus

Temps, que, sous l'ouragan subit, elle n'éclate

Furieuse et méchante et trouble sous Hécate

Fatidique et moqueuse en les nuages tors :

Telle une femme ayant franchement tous les torts,

Qui se révolte et devient pire que nature,

Orage de colère et tourbillon d'injure !

Ah ! malheur à celui pris dans cet affreux pot

Au noir

(Tiens, chère! Que charmante ce tantôt!)

Certes il fut traversé traverseras-tu, Ce mien dernier amour,
mon arrière-virtu, Mon ultime raison, mon excuse suprême De
vivre et d'être un homme et de rester moi-même, Traversé tra-
verseras-tu dans que de sens.

Combien de fois ! depuis les soirs presque innocents A force
de candeur dans l'entier badinage Où se forma cette union, notre
ménage Bizarre, intermittent, plein de lutte et de jeux. Jusqu'à
cet aujourd'hui nuageux, orageux.

Courageux après tout, vécu comme en campagne Avec tel
quelque air de malheur qui l'accompagne,

Pour le saler et le poivrer conformément Aux besoins du mo-
ment en fait de condiment.

Malentendus dès les premières fois, querelles Souvent, dis-
putes très souvent, graves, car elles Avaient pour sanction, las !
des brutalités Pas toujours tiennes, nos pénates désertés A tour
de rôle ou d'une fuite mutuelle, Pauvres pénates tôt rejoints !
Apre, cruelle, Abominable vie, adorée, entre nous!

Mais enfin il est temps pour nous comme pour tous D'asseoir
et d'assurer sur quelque base forte, Pur dévouement ou simple

habitude, n'importe ! — L'habitude souvent confine au dévouement Et le dévouement n'est jamais qu'un dénouement. — Cette nôtre existence, en somme indispensable A nos tempéraments, comme aux genêts le sable, Ce statu quo peut-être un peu trop militant Mais qui nous plaît et qui nous sied, même, pourtant . Sauvage, oui, notre vie? Hé! rendons-la moins rude, Moi par le dévouement et toi par l'habitude.

oO ÉLÉGIES

Soyons de vieux amants étant de vieux amis.

Je me ferai de plus en plus souple et soumis

Et le sujet plutôt que l'amant de la reine.

Mais toi, tout en restant terrible, sois sereine !

Ironique un petit, et, sûre de ton Paul,

S'il faute, punis-le comme on fustige un fol

De cour qu'il est coutume après tout de peu battre.

Moi je vais me forcer, m'user, me mettre en quatre

Pour obtenir, de mon côté, ce résultat

D'au moins t'humaniser et te mettre en état

De me montrer, du tien, quelque peu d'indulgence

Compatible avec mon degré d'intelligence

Sauf en un cas de trahison mienne perçu,

(Et ne prends ta revanche un peu qu'à mon insu),

Car, somme toute, à tout péché miséricorde.

Bref des concessions réciproques : j'accorde

De vivre ton féal corvéable et chétif ;

Accorde de régner sans zèle intempestif.

Tiens, quand tu n'es pas là, pour telle ou telle cause, Absence
bien forcée et qui me fait morose

A pleurer, au début, ainsi qu'un orphelin

Voulant sa mère, et quel cœur gros, et quel œil plein !

Par degrés, cependant, d'abord presque insensibles,

J'arrive à m'engourdir en chagrins plus paisibles,

Plus plausibles aussi, puisqu'y faire ne puis.

Et peu à peu l'agitation de mes nuits,

D'abord toute à ton corps qu'un rêve réalise,

Se transfigure enfin, se comme subtilise,

Se comme virilise en ardente amitié^

Mais en pure amitié, tendre encore à moitié

Tout au plus, et l'amant devient le camarade,

Nuance exquise quand la couleur se dégrade

Du rouge de fournaise au blanc rose du jour.

Eh bien ! sans abdiquer pour cela notre amour,

— Les dieux nous gardent d'une telle ingratitude ? —

Si nous nous imposions résolument l'étude

D'appliquer la leçon dont je te parlais là,

La leçon que l'aime nature me souffla,

Au moyen si persuasif, encor qu'austère,

D'une façon de divorce sans adultère

Et que console un sûr désir d'un prompt retour?

Si nous tâchions d'éviter bien ces chocs, et pour

Cela, si nous tentions d'être un peu moins en ligne De bataille, et d'accord tacite sur l'insigne Question, qu'on réserve en tout tact bien discret, D'essayer de la franche amitié qu'on plierait Parfois, quand il faudrait, au caprice de l'heure. Ou souvent... et, tapis dans l'heur et la demeure Qu'un loisir diligent nous aura préparés, Parfilons-y gaiement des jours considérés Par les yeux aussi bien bêtes du voisinage, Mais dont l'assentiment garantit et ménage La tranquillité due en somme aux gens de bien. Qu'en dis-tu? N'est-ce pas? nous, ce double vaurien, Ce vagabond des deux sexes, cette bohème Que nous sommes et cette espèce de poème Que nous vivons, non sans peut-être du talent, Nous, transformés en un couple chaste au vœu lent, (Chaste et lent relativement, le vœu, le couple) Hein, ça t'agréa? Et te sens-tu vaillante et souple Assez pour conspirer avec moi ce bonheur, Assez pour conquérir avec moi cet honneur !

Hum! Tu ne réponds pas, sinon d'une grimace Dédaigneuse plutôt, et que faut-il qu'on fasse?

Bastel qu'il en retourne ainsi qu'il te plaira. Je t'obéis en tout, advienne que pourra.

La mort est là d'ailleurs, conseillère émérite Qui nous dit de jouir, vite et beaucoup de suite. Et qu'un traître jupon prime un loyal linceul. Son avis est le tien, pas, chéri ? C'est le seul !

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/elgiesooverlgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.